

Comprendre les évangéliques : l'importance du « congrégationalisme »¹

Les évangéliques, ici et de l'autre côté de l'Atlantique, font parler d'eux de plus en plus souvent et pas toujours de façon positive. Sans vouloir nier leurs errements, malheureusement bien réels, ils sont la plupart du temps mal connus et les articles de la presse grand public qui leur sont consacrés en France sont rarement bien documentés. Ce n'est pourtant pas faute de ressources médiatiques et universitaires accessibles en anglais et en français sur une branche du christianisme qui ne compte pas moins de 660 millions de fidèles dans le monde (un peu plus d'un quart du christianisme mondial) et plus de 600 000 en France².

J'émetts l'hypothèse que ce traitement souvent approximatif témoigne d'une difficulté « culturelle ». Les journalistes français, même spécialistes des religions, peinent à comprendre un mouvement religieux très différent du catholicisme longtemps dominateur dans l'hexagone, résistant à toute centralisation de son fonctionnement, d'où une complexité certaine, et valorisant une forme de libre entreprise religieuse relativement étrangère à la mentalité de notre société. Ce qui est au cœur de cette différence, c'est la conception qu'ont les évangéliques de l'organisation de l'Église qui porte pour nom technique le « congrégationalisme ³ ». Méconnaître ce principe, c'est se condamner à ne rien comprendre aux évangéliques et se méprendre souvent sur la portée exacte des prises de position de tel ou tel de leurs chefs de file.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il me reste à faire deux remarques liminaires. Premièrement, l'évangélisme désigne un courant du protestantisme qui est, en Europe, le fruit du redéploiement des forces protestantes à partir du Réveil du début du XIX^e siècle. Uni par des constantes théologiques (l'autorité de la Bible, la nécessité de la conversion) et spirituelles (la lecture régulière de la Bible, la prière et le zèle missionnaire). Il est néanmoins caractérisé par un tel foisonnement qu'il est presque impossible de le décrire de façon satisfaisante⁴. Il se trouvera toujours des évangéliques qui ne se reconnaîtront pas dans les modèles les plus courants de ce milieu. Je ferai donc le choix de présenter une conception moyenne, généralement baptiste, en signalant à l'occasion les écarts qui peuvent exister dans telle ou telle union d'Églises. Deuxièmement, l'adjectif évangélique désigne deux réalités qui, tout en ayant des points de contact, ne peuvent se confondre. Il y a d'une part des personnes et des courants qui se font appeler évangéliques au sein des Églises réformées, luthériennes, anglicane et méthodistes pour situer leur appartenance ou leur spiritualité dans un ensemble protestant

¹ Version longue d'un article paru dans la *Revue Études*, octobre 2020, p. 65-78.

² Pour ne citer que quelques sources facilement accessibles : le GSRL (Groupe, Sociétés, Religions, Laïcités), laboratoire de recherche du CNRS et de l'École pratique des hautes études, <https://www.gsrl-cnrs.fr/>, le blog du sociologue et historien Sébastien Fath, <http://blogdesebastienfath.hautetfort.com/>, le site du Conseil national des évangéliques de France, <https://www.lecnef.org/>, le mensuel évangélique américain *Christianity Today*, <https://www.christianitytoday.com/>, la section *Religion* du *Pew Research Center*, <https://www.pewforum.org/>.

³ Ce terme désigne à l'origine un mouvement d'Églises issues du puritanisme anglais, les Églises congrégationalistes, toujours présentes dans divers pays, essentiellement anglo-saxons. Par extension, l'adjectif a été utilisé pour désigner la forme de gouvernance empruntée à ce mouvement d'Églises et appliquée à de nombreux groupements d'Églises protestantes et évangéliques qui portent d'autres noms (assemblées de frères, baptistes, pentecôtistes...). Le congrégationalisme consiste à considérer que la congrégation locale, c'est-à-dire l'assemblée entière, se suffit à elle-même en tant que corps de Christ et détient seule l'autorité pour son fonctionnement. Dans sa forme la plus aboutie, elle produit des Églises locales autonomes et farouchement indépendantes.

⁴ On recense en France pas moins de 45 dénominations évangéliques sans compter les nombreuses Églises issues de l'immigration mal répertoriées qui s'identifient, à tort ou à raison, aux évangéliques. Au niveau mondial, on parle de plus de 300 000 dénominations différentes !

largement pluraliste⁵. Et il y a d'autre part des Églises locales indépendantes, des unions d'Églises et des œuvres qui adoptent ce qualificatif par héritage historique ou par souci de se démarquer du pluralisme théologique du protestantisme réformé ou luthérien.

1. Libre association des croyants et Église locale

Ruben Saillens (1855-1942), grande figure du baptisme français, qui a fondé l'institut biblique de Nogent-sur-Marne où j'enseigne aujourd'hui, posait une question en lien avec notre sujet en préface à la première histoire mondiale des baptistes en langue française : « l'idéal de l'unité chrétienne n'est-il pas une libre et industrielle république et non l'accolage forcé des morts et des vivants ? »⁶. Il défendait ainsi un modèle ecclésiologique cher à la très grande majorité des évangéliques, le congrégationalisme. Ce modèle part de l'individu pour aller à l'Église avec pour centre de gravité la congrégation, le rassemblement des croyants, c'est-à-dire l'Église dans sa dimension strictement locale.

Voici ce qu'écrivait John Smyth (1554-1612) que l'on peut considérer comme le premier baptiste « Nous disons que l'Église ou deux ou trois croyants séparés du monde et joints ensemble dans une véritable alliance, ont l'un et l'autre le Christ, l'alliance et les promesses, ainsi que le pouvoir du ministère du Christ en partage ». Il précise que l'Église est « une communion visible des saints [...] deux, trois saints, ou plus, joints ensemble dans l'alliance entre Dieu et eux-mêmes, libres d'utiliser les choses saintes de Dieu selon la Parole, pour leur édification mutuelle et la gloire de Dieu »⁷.

Comme le fait justement remarquer Alain Nisus dans son ouvrage *L'Église comme communion et comme institution*, John Smyth et ses héritiers n'accordent pas seulement de l'importance au thème du rassemblement dans cette conception de l'Église, mais aussi à celui de l'alliance qu'il convient de comprendre comme « l'ensemble des relations de communion (processus confessants) que les croyants entretiennent les uns avec les autres⁸. » Cette catégorie moins prisée aujourd'hui l'a longtemps été dans le milieu baptiste au point que les membres devaient signer une alliance qui formalisait leur engagement vis-à-vis du Seigneur et les uns avec les autres.

Ce recours à la catégorie de l'alliance avait plusieurs intérêts pour tous ces dissidents qui avaient quittés les Églises établies. Le premier était de leur permettre de revendiquer une continuité avec le peuple de Dieu à travers l'histoire, puisque ce peuple avait été formé sur la base d'une alliance et de son renouvellement. Le deuxième était de mettre l'accent sur l'importance de la réception de la Parole, du libre rassemblement et de la décision des croyants pour former une Église, ce qu'Alain Nisus appelle « les conditions subjectives d'ecclésialité⁹. » Le troisième était de montrer que, par cette alliance à laquelle Dieu prend simultanément part, l'Église n'est pas seulement le résultat d'une entreprise humaine mais bien constituée par Dieu lui-même qui rassemble les croyants en Corps du Christ. Comme le précise Alain Nisus, « elle est communauté d'alliance¹⁰. »

⁵ La récente formation du mouvement des Attestants au sein de l'Église protestante unie de France (janvier 2016) relève de cette logique. Néanmoins, l'absence de référence à l'identité évangélique est significative d'une certaine prise de distance avec une mouvance jugée trop fondamentaliste ou trop excentrique par plusieurs.

⁶ Cité par S. FATH, *Une autre manière d'être chrétien en France. Socio-histoire de l'implantation baptiste (1810-1950)* (Histoire et société 41), Genève, Labor et Fides, 2001, p. 468.

⁷ Alain Nisus, *L'Église comme communion et comme institution. Une lecture de l'ecclésiologie du cardinal Congar à partir de la tradition des Églises de professants*, Cogitatio Fidei, Paris, les éditions du Cerf, 2012, p. 419.

⁸ *Ibid.*, p. 419s.

⁹ *Ibid.*, p. 421.

¹⁰ *Ibidem.*

Cela signifie qu'au-delà d'une conception apparemment uniquement humaine, une simple association des croyants, il y a une conviction forte quant à l'œuvre de l'Esprit : c'est lui qui conduit les personnes à la foi et les unit les unes aux autres pour former le corps du Christ¹¹.

Il est toutefois à craindre que cette conviction ne soit plus suffisamment présente à l'esprit de nombreux évangéliques qui cèdent volontiers à une conception purement « contractualiste » de l'Église « composée de personnes qui s'associent volontairement en vue de l'accomplissement d'objectifs religieux¹². » La facilité déconcertante avec laquelle les membres d'une Église locale passent à l'Église voisine parce que la situation ne leur convient pas témoigne en partie d'une trop faible vision de ce qu'est le corps du Christ dans son expression visible. Heureusement, la théologie évangélique francophone nous semble évoluer positivement et se préoccuper bien davantage d'ecclésiologie depuis quelques décennies avec, en particulier, les contributions des professeurs Henri Blocher, Neal Blough et Alain Nisus¹³. Et avec la publication du texte *L'Église, les Églises et les œuvres* par le comité théologique du Conseil national des évangéliques de France (CNEF)¹⁴ présidé alors par le doyen de la Faculté libre de théologie évangélique (FLTE), Jacques Buchhold. Par ailleurs, les publications évangéliques, abondantes ces dernières années, reflètent aussi cette préoccupation, avec par exemple le premier dictionnaire de théologie pratique édité par les professeurs Christophe Paya et Bernard Huck en 2011¹⁵. Il faut maintenant que ce discours plus élaboré pénètre les Églises locales et convainquent leurs pasteurs pour que cela modifie la vision des Églises évangéliques.

Si je reviens à la libre association des croyants qui est à la base de la conception qu'ont les évangéliques de l'Église, S. Fath dit avec raison qu'il s'agit là d'un paradigme et pas seulement d'un principe dans la mesure où c'est, je le cite, « une conception de l'Église qui modèle leur vision du monde, et dont découlent plusieurs concepts secondaires au cœur de la pratique baptiste »¹⁶, et plus largement de la pratique évangélique. Elle met d'abord au cœur de leur ecclésiologie l'Église locale comme expression visible de l'Église universelle avec la conviction que c'est en s'inscrivant concrètement dans la vie de la cité qu'elle pourra attirer au Christ les hommes et les femmes de sa génération. Elle met ensuite la pratique du sacerdoce universel des croyants au cœur de la vie de l'Église locale et valorise l'autorité de la congrégation par le biais de processus démocratiques pour décider des orientations de la communauté : élection du conseil d'Église, choix du pasteur, décisions financières... Elle valorise enfin la liberté de choix et d'engagement au point d'encourager l'initiative individuelle, les projets associatifs et une certaine forme de libre entreprise qui ont façonné et façonnent encore le protestantisme en général et le protestantisme évangélique en particulier dans les domaines religieux et séculier. Je suis pour ma part assez convaincu que le succès des Églises évangéliques dans le Nouveau Monde et la liberté d'entreprendre qui caractérise ce dernier ne sont pas sans rapport.

2. La pratique du sacerdoce universel des croyants

Il me paraît utile de nous attarder un instant sur la façon dont le principe du sacerdoce universel des croyants, particulièrement valorisé dans les communautés évangéliques, se déploie en milieu évangélique. Le sociologue et historien Sébastien Fath s'essaye à une

¹¹ Voir la discussion d'Alain Nisus sur la « Critique de l'individualisme et du "contractualisme" des Églises de professants » (titre de l'alinéa 10.1.3.1), en particulier p. 421-426.

¹² *Ibid.*, p. 422.

¹³ Respectivement doyen honoraire et professeur émérite, professeur d'histoire de l'Église et professeur de théologie systématique (juqu'en 2016) de la même institution, la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine (78).

¹⁴ Comité théologique du CNEF, *L'Église, les Églises et les œuvres*, Marpent, BLF, 2019, 96 p.

¹⁵ Christophe Paya (sous dir.), *Dictionnaire de Théologie Pratique*, Charols, Excelsis, 2011.

¹⁶ *Ibid.*

analogie convaincante entre le suffrage universel et le sacerdoce universel. Dans l'un et l'autre cas, dit-il, il existe sur la base d'un principe commun des modalités d'application différentes. On peut parler de sacerdoce universel direct, semi-direct et indirect comme l'on parle de suffrage universel direct, semi-direct et indirect¹⁷.

a. Le sacerdoce universel direct

Peuvent être considérées comme ayant une pratique du sacerdoce universel direct les Églises qui essaient de faire coïncider au mieux la théorie professée et la pratique vécue. Il faut toutefois bien comprendre qu'il ne s'agit pas d'un sacerdoce universel complet ou intégral qui permettrait à tous d'être successivement pasteur, prédicateur, diacre, chanteur au cours du culte ou dans la vie de l'Église locale. Les communautés qui s'efforcent de pratiquer un sacerdoce universel direct font place à « une prérogative pastorale minimale, toujours pondérée par une forte collégialité, et une très grande participation des "laïcs" ... à la prédication et plus généralement à la prise de parole dans le cadre du culte et de la catéchèse¹⁸. » Ce sont aussi des communautés, et ce n'est pas sans lien, qui valorisent la spontanéité au cours des cultes et jugent toute liturgie un peu formalisée comme spirituellement problématique. Cette pratique du sacerdoce universel direct existe de façon minoritaire dans la plupart des familles d'Églises évangéliques, mais de façon majoritaire au sein des assemblées de frères. Influencés au XIX^e siècle par les thèses de John Nelson Darby, ministre anglican dissident, qui dénonçaient la faillite de l'Église et l'interruption de la succession apostolique, des frères ont formé des assemblées dans lesquelles chaque chrétien, faute de ministre reconnu, était en droit de prêcher et d'administrer les sacrements. Malgré une ouverture significative depuis quelques décennies au ministère pastoral, les assemblées de frères dits larges restent très attachées à la collégialité et à la participation des « laïcs » à la vie de la communauté.

b. Le sacerdoce universel semi-direct

Peuvent être considérées comme ayant une pratique du sacerdoce universel semi-direct les Églises qui, tout en mettant en valeur de façon importante la médiation des membres, confient à leur pasteur un rôle dominant dans son contrôle. Pour le dire autrement, la dimension démocratique de la vie de ces communautés est contrebalancée par le contrôle des pasteurs qui exercent en définitive l'autorité principale¹⁹. Bien que cela puisse aboutir dans certains cas à un exercice autocratique du pouvoir, cela s'accompagne généralement d'un encouragement des laïcs à participer activement à la vie cultuelle, associative et militante de la communauté. Sébastien Fath fait justement observer qu'au début de l'implantation du baptême, en raison des faibles effectifs, c'était même « la condition *sine qua non* d'une évangélisation possible²⁰. » Un siècle et demi plus tard, je suis heureux de pouvoir dire que, même avec des effectifs plus importants, la participation des laïcs reste inscrite dans le fonctionnement de la plupart des Églises évangéliques. Cette participation des laïcs s'appuie sur le conseil de l'Église locale composé de membres généralement élus par l'assemblée ou congrégation et qui sont appelés, selon les cas, anciens, diacres ou conseillers. Dans la très grande majorité des cas, ce conseil d'Église se confond avec le conseil d'administration de l'association cultuelle qui régit la vie de la communauté sur un plan juridique. Le rôle de ce conseil d'Église est de recueillir les propositions émanant de la communauté, d'en discuter sous la conduite du pasteur en vue de faire des recommandations à l'ensemble de la congrégation lors d'une assemblée générale qui, par un vote à main levée ou à bulletin secret, décidera des suites à donner aux dites recommandations. Dans ces conditions, « le conseil d'Église ne fait donc pas écran à la

¹⁷ Pour l'ensemble de cette discussion, cf. Sébastien FATH, *op. cit.*, p. 468-481.

¹⁸ *Ibid.*, p. 468s.

¹⁹ *Ibid.*, p. 470.

²⁰ *Ibid.*, p. 470

participation des laïcs²¹, » mais l'organise pour la rendre plus effective. Il est à noter que le recours fréquent aux groupes de maison pour les rassemblements de semaine et le dynamisme évangéliste qui conduit à la mise en place d'annexes de l'Église locale ou au démarrage de nouvelles Églises, appelées implantations, favorisent grandement l'implication des laïcs dans la vie et les projets de l'Église puisqu'ils ont là un rôle souvent prépondérant.

Ce modèle de sacerdoce universel semi-direct est largement prisé par les baptistes et c'est probablement le modèle le plus répandu au sein des unions d'Églises évangéliques.

c. Le sacerdoce universel indirect

Peuvent être considérées comme ayant une pratique du sacerdoce universel indirect les Églises qui ont « une pratique effective prudente et très fortement codifiée du sacerdoce universel des croyants »²². Le laïc peut certes participer à la vie de la communauté, mais il y a des domaines - la prédication ou la catéchèse par exemple - où ce n'est possible qu'à certaines conditions. Selon les cas, il lui faudra impérativement être membre du conseil de l'Église, avoir un niveau d'instruction suffisant et accepter de suivre une formation préalable ou concomitante à sa charge. Dans ces Églises, « le pasteur, auréolé d'études solides, domine *de facto* la scène de l'Église locale sans que sa parole puisse être jamais "conurrencée" par celle d'autres laïcs de l'Église²³. » Sébastien Fath range dans cette catégorie les Églises réformées et luthériennes et dit que cela correspond aussi à une pratique baptiste qui, sans être majoritaire, se répand avec les décennies, ce qui signale une certaine « traditionalisation » du baptisme français²⁴. Il note qu'à l'inverse cette pratique peut aussi apparaître quand « le charisme personnel particulièrement fort du pasteur a tendance à étouffer la participation culturelle active des laïcs²⁵. » C'est particulièrement vrai de la plupart des Églises pentecôtistes, en particulier les plus nombreuses, les Assemblées de Dieu, où le leadership des pasteurs est particulièrement marqué et s'exerce souvent au détriment « d'une collégialité conforme au "sacerdoce universel" »²⁶. Ce fonctionnement peut s'expliquer par la nécessité, dans une spiritualité à forte dimension émotionnelle, de canaliser les expressions spontanées pour éviter tout débordement. C'est en tout cas l'hypothèse formulée par plusieurs observateurs dont je suis. Dans le cas des Assemblées de Dieu, cette forte autorité du pasteur est elle-même régulée, non par la congrégation, mais par les autres pasteurs dans la mesure où toutes les décisions importantes se prennent en pastorales régionales ou nationales.

Plusieurs unions évangéliques se situent à mi-chemin entre une pratique semi-directe et directe du sacerdoce universel. Ainsi de l'Union des Églises évangéliques libres et de l'Union l'Église Évangélique Méthodiste de France. Voici ce qu'écrivait Pierre Lestringant, professeur de théologie pratique à la Faculté Libre de Théologie protestante de Paris, en 1959 sur les Églises baptistes qui éclairera notre propos :

[...] le méthodisme et le baptisme, qui semblent à première vue partir des mêmes prémisses ecclésiologiques (communauté de professants), sont en fait aux antipodes l'une de l'autre. Pour les wesleyens, la « société locale » est l'une des cellules de l'Église méthodiste, par suite un élément incomplet : elle vit de sa communion avec les autres « sociétés », elle n'a pas de confession de foi qui lui soit propre ; elle ne se donne pas la discipline qui règle sa vie ; elle accueille le pasteur qui lui est envoyé et ce pasteur n'est jamais proprement le sien, etc. Chez les baptistes, un second principe est mis en œuvre à côté de l'usage baptismal, et il paraît à peu près aussi constant que le premier. C'est l'autonomie, en quelque sorte inconditionnelle,

²¹ *Ibid.*, p. 472.

²² *Ibid.*, p. 473.

²³ *Ibidem.*

²⁴ *Ibidem.*

²⁵ *Ibidem.*

²⁶ *Ibid.*, note 6, p. 469.

de la communauté locale. Il n'existe pas une Église baptiste de Grande-Bretagne, ou des États-Unis ou de France²⁷.

Comme vous pouvez le constater, les Églises évangéliques, avec une même conception de l'ecclésiologie, le congrégationalisme, déploient des fonctionnements sensiblement différents d'une dénomination à l'autre et parfois même dans le temps à l'intérieur d'une même dénomination.

3. L'accueil des personnes ou les cercles d'appartenance

La notion d'Églises de professants dans laquelle se reconnaissent la très grande majorité des évangéliques leur permet de se distinguer des Églises de multitude dans la mesure où ne peuvent être membres de la communauté que des croyants régénérés.

Cette notion repose sur l'existence d'un seuil très valorisé dans les Églises évangéliques, la conversion, au point que l'on peut dire qu'elle « est devenue un signe de ralliement aussi important pour les évangéliques que l'Eucharistie pour les catholiques²⁸ ». Appelée aussi nouvelle naissance en référence aux paroles de Jésus à Nicodème (Jn 3), la conversion est considérée comme une étape décisive et même fondatrice de la foi. Pour les évangéliques, et ils se plaisent à le répéter, « on ne naît pas chrétien, on le devient » (Tertullien) par choix personnel et engagement individuel. La conversion est comprise non comme le changement de religion, mais comme une expérience spirituelle précise de rencontre avec le Christ – on parlera toujours de conversion à *Jésus-Christ* – au cours de laquelle la personne, après avoir pris conscience de son péché, accueille l'offre du pardon divin auquel Jésus a pourvu en mourant à la croix. Cette expérience de salut introduit le converti dans une nouvelle vie qui s'accompagne de changements plus ou moins visibles. Il n'est pas rare que les récits de conversion, très prisés dans le protestantisme évangélique, fassent état de sentiments surnaturels de paix et de joie, de délivrances d'addictions diverses, d'abandons de pratiques coupables, de rétablissement de relations brisées... Néanmoins d'assez nombreux évangéliques qui ont grandi dans un foyer évangélique ne peuvent dater leur conversion et parleront plus volontiers d'une prise de conscience progressive. Plus que les étiquettes confessionnelles (baptiste, libriste, méthodiste, pentecôtiste, ...), c'est la conversion qui permettra aux évangéliques de se reconnaître et qui les inclinera à reconnaître le cas échéant les autres chrétiens, protestants, catholiques ou orthodoxes. Cette insistance conduit par ailleurs les protestants évangéliques à valoriser le choix religieux individuel, ce qui explique l'importance généralement accordée au baptême des croyants (généralement, mais pas exclusivement, car il existe des évangéliques qui pratiquent le baptême des enfants ou nourrissons), administré seulement à des personnes en âge d'exprimer publiquement leur foi.

Il faut toutefois bien comprendre que les baptistes, et avec eux l'ensemble des évangéliques, sont d'abord attachés à la nécessité impérieuse de la conversion individuelle avant de l'être au baptême. Comme le dit Sébastien Fath,

Cette nécessité se fonde sur une conception tragique du monde : ou l'on est sauvé, ce qui veut dire qu'on accepte la valeur expiatoire du sacrifice de Jésus-Christ à la Croix ... et qu'on le reconnaît comme son sauveur et son seigneur, ou l'on refuse l'Évangile et l'on est perdu²⁹.

La conversion joue alors le rôle de charnière entre ceux du dehors et ceux du dedans, car elle est offerte à tous. Sauf à céder à la tentation sectaire, ce qui malheureusement peut se produire, les évangéliques ont le souci d'aller vers les autres, de partager leur foi et d'inviter

²⁷ Cité par S. Fath, *op. cit.*, p. 477s.

²⁸ Sébastien Fath, *Du ghetto au réseau. Le protestantisme évangélique en France 1800-2005*, Paris et Genève, Labor et Fides, 2005, p. 38.

²⁹ S. Fath, *Une autre manière d'être chrétien en France*, p. 484.

leurs interlocuteurs à suivre Christ. La conversion joue ainsi davantage le rôle de passerelle que de citadelle dans le milieu évangélique.

La socialisation dans l'Église locale et l'engagement chrétien dans la durée passent par l'étape du baptême. Le baptême est immédiatement précédé par le témoignage public devant l'assemblée de l'expérience de la conversion. L'adjectif « professant » tend à valoriser ce récit subjectif de la foi, de son parcours, là où l'adjectif « confessant », utilisé en milieu réformé par exemple, valorise l'adhésion à un contenu objectif de foi. On raconte sa conversion, mais on confesse la foi de l'Église. Conscient du risque d'une trop grande subjectivité, les baptistes, et de nombreux évangéliques avec eux, ont généralement cherché à « encadrer » ce témoignage :

[...] l'« expérience », pour [Ruben Saillens], doit être encadrée et constamment soumise à la « révélation de Dieu » sous peine de s'y substituer parfois. Il s'agit donc de remplacer un contrôle... par un autre, de bannir les normes émotionnelles, les normes d'une « expérience »-type en les remplaçant par un contrôle pastoral et/ou ecclésial veillant à ce que l'expérience soit en accord avec le contenu de la Bible, des Écritures, seules normes pour les baptistes³⁰.

Cette socialisation par le baptême des croyants va définir des cercles d'appartenance dans le baptême, et plus largement dans le monde évangélique. Le premier cercle est celui de l'Église locale au sens strict, c'est-à-dire l'assemblée des croyants et régénérés qui ont manifesté publiquement leur foi en passant par les eaux du baptême. Ce sont les seuls qui sont inscrits sur le registre de l'Église et qui sont soumis à sa discipline. Le deuxième cercle est celui des membres sympathisants, convertis ou en attente de l'être (enfants des familles de l'Église), qui peuvent être baptisés par immersion sur profession de foi ou comme nourrisson. Ils forment généralement ce que d'autres Églises englobent sous le terme de pratiquants. Le troisième cercle est constitué des assistants occasionnels qui sont considérés comme des personnes extérieures « intéressées », soit qui ont été baptisées comme nourrisson soit qui ne sont pas baptisées³¹.

L'existence de ces cercles d'appartenance, plus ou moins formalisés selon les Églises, est instructive pour l'observateur extérieur. Elle lui permet d'abord de comprendre le fonctionnement concret des Églises de professants. Bien qu'elles aient une conception tragique du monde comme le dit Sébastien Fath, et donc un discours exclusiviste quant au salut, elles ne repoussent pas les personnes qui ne se conforment pas entièrement à leur discours ou qui sont en quête sur le plan spirituel. Par ailleurs, elles font face à une problématique particulière qui est d'avoir moins d'inscrits sur les registres de l'Église que d'assistants réguliers au culte dominical. Pour passer des premiers aux seconds il faut généralement appliquer un coefficient de 1,5 à 2. Signe d'un dynamisme réel, cette réalité exige un certain doigté pastoral pour éviter de trop grandes tensions entre des sympathisants mobilisés et des membres parfois inactifs. Enfin, cela pose un problème statistique quand l'on veut évaluer le poids numérique du protestantisme évangélique dans l'ensemble du protestantisme et même du christianisme. En effet, les notions de membres ou de sympathisants sont si disparates que les comparaisons sont délicates. Sébastien Fath estime par exemple que, pour passer du cercle des inscrits au cercle des sympathisants, il faut appliquer un coefficient statistique de trois. Et que du cercle des sympathisants au cercle des assistants occasionnels, « on peut évaluer, avec une extrême prudence, un coefficient compris entre deux et trois (c'est-à-dire qu'une Église locale de 50 membres représenterait un cercle de sociabilité religieuse d'environ 300-400 personnes)³². »

³⁰ *Ibid.*, p. 489.

³¹ *Ibid.*, p. 498.

³² *Ibid.*, p. 196.

Ces quelques indications sur la façon dont les évangéliques conçoivent l'organisation de l'Église permettent de comprendre qu'ils ne forment pas un bloc homogène. Certes, ils ont en commun, pour la très grande majorité d'entre eux, des convictions fortes sur l'importance de la Bible, la nécessité de la conversion, la prédication de la croix et l'engagement³³. Mais ils font preuve d'une grande diversité d'opinions et de pratiques sur l'œcuménisme, le ministère pastoral féminin, la justice sociale, les dons du Saint-Esprit...

4. Évangélisme nord-américain et politique

Actualité oblige, il n'est pas possible de parler des évangéliques sans évoquer le rôle qu'ils ont joué dans l'accession de Trump à la présidence des États-Unis et dans le soutien remarqué qu'ils lui apportent en vue des prochaines élections. Avant de tenter une explication, il convient de donner quelques précisions sur l'évangélisme nord-américain. Avec 93 millions de fidèles, il représente un peu plus de 28 % de la population. Contrairement à l'image qu'en donnent les médias européens, il est plus divers qu'il n'y paraît. Si l'on s'en tient aux préférences politiques, les Églises afro-américaines, éprises de justice sociale, ne cachent pas leurs sympathies démocrates³⁴. Quant aux Églises blanches, plutôt conservatrices, elles ne cachent pas leurs sympathies républicaines³⁵ et plusieurs de leurs leaders appellent ouvertement à voter Trump³⁶.

Qu'est-ce qui peut donc expliquer cette évolution à la fois peu « évangélique » et vraiment préoccupante ? Philipp Gorski, professeur de sociologie et d'études religieuses à *Yale University* a, dans un article fouillé (« Why evangelicals voted for Trump : A critical cultural sociology »³⁷), apporté une réponse convaincante à l'élection de 2016 qui nous semble toujours valable. Selon lui, la plupart des évangéliques blancs ont d'abord vu en Trump le moindre des deux maux (entre lui et Hillary Clinton) au regard de leurs préoccupations : l'avortement, la liberté religieuse et la composition de la Cour suprême. On peut certes s'interroger sur leurs critères de vote —pourquoi l'avortement seulement et pas ou peu d'intérêt pour la justice sociale ?— mais reconnaître qu'il y a là un processus de choix assez classique en démocratie : on se décide plus par élimination que par enthousiasme.

Là où les choses deviennent plus inquiétantes, c'est qu'une partie des évangéliques conservateurs a voté pour Trump et continue à l'encenser par nationalisme (Gorski dit d'eux qu'ils sont aussi des « chrétiens blancs nationalistes », CWN). Ils prêtent à ce président des traits messianiques (ils parlent de lui comme d'un « messenger de Dieu », comme « une version contemporaine du roi David » et le « comparent volontiers à l'empereur perse, Cyrus-le-Grand » qui a permis aux Juifs de rentrer en Terre promise) et attendent de lui qu'il redonne toute sa fierté à l'Amérique. Ce nationalisme religieux n'est pas nouveau et puise son inspiration (contestable à notre avis) dans les récits bibliques. Les Puritains ont ainsi développé toute une

³³ On doit à l'historien David Bebbington, professeur à l'Université de Stirling (Écosse), l'identification des quatre caractéristiques majeures de l'évangélisme : le biblicisme, le crucicentrisme, la conversion et l'activisme (S. Fath, *Du ghetto au réseau*, p. 23)

³⁴ Un sondage du *Pew Research Center* indique que 88 % des protestants noirs soutiennent Joe Biden, cité par *Christianity Today*, « Trump's Faithful: Franklin Graham, Navajo VP, Freed Pastor Andrew Brunson on GOP Convention Lineup », 25 août 2020, <https://www.christianitytoday.com/news/2020/august/republican-national-convention-speakers-trump-evangelicals.html>, consulté le 31 août 2020.

³⁵ Le même sondage indique que 82 % des évangéliques blancs projettent de voter pour Trump, *Ibidem*.

³⁶ Ainsi Franklin Graham, fils du célèbre évangéliste Billy Graham et président de la *Billy Graham Evangelistic Association* a dit que « Dieu était derrière la dernière élection » et pense que le président sortant pourra seul redonner sa grandeur à l'Amérique, cf. <https://decisionmagazine.com/franklin-graham-opens-final-night-of-rnc-in-prayer/>, consulté le 31 août 2020.

³⁷ Philipp Gorski, « Why evangelicals voted for Trump: A critical cultural sociology », *American Journal of Cultural Sociology*, juillet 2017, https://www.researchgate.net/publication/318794810_Why_evangelicals_voted_for_Trump_A_critical_cultural_sociology, consulté le 31 août 2020. C'est Sébastien Fath qui a attiré notre attention sur cet article.

allégorie visant à justifier la violence avec laquelle ils ont dépossédé les indiens de leur terre. Ces derniers étaient « les Cananéens, la Nouvelle Angleterre, la Terre Promise, et les victimes de cette guerre, des martyrs et des sacrifices ! » Le sang (et la violence) est donc très présent dans ce récit et dans l'imaginaire américain : « le sang versé lors de la conquête, le sang des sacrifices et le sang de la pureté ». L'histoire américaine est ainsi marquée dès le départ par la séparation entre les races : une première ligne a été tracée entre les blancs et les rouges, une seconde entre les blancs et les noirs... Une histoire où considérations raciales et religieuses s'entremêlent : l'homme blanc est supérieur tout à la fois par sa « couleur » et par sa foi.

Ces éléments, certes incomplets (cf. Gorski pour plus de précisions), suffisent néanmoins à imaginer comment, sur ce fond, se déploie la rhétorique trumpienne : l'Amérique est une nation blanche et chrétienne qui, pour retrouver sa grandeur, doit revenir à ses racines et qui est menacée aujourd'hui par l'invasion mexicaine et la présence musulmane.

Il est évident que cette rhétorique trouve un écho favorable dans une Amérique déclassée et un évangélisme en panne³⁸. Mais peut-on encore considérer comme « évangéliques » (au sens premier du terme, pas forcément au sens dénominationnel) des personnes qui nourrissent des sentiments racistes, idolâtrant leur champion et refusent toute compassion à ceux qui ne leur ressemblent pas ? Gorski juge pour sa part que, malgré les références à la Bible et les apparences chrétiennes, nous avons affaire à une « version sécularisée et réactionnaire du nationalisme chrétien blanc ». Un récent sondage vient apporter de l'eau à son moulin : 30 % des évangéliques américains disent de Jésus qu'il n'est pas Dieu et 65 % croient qu'il est le premier et le plus grand des êtres créés par Dieu³⁹. Inquiétant pour un christianisme qui se prétend biblique ! La réalité, c'est que l'évangélisme est devenu pour une part non négligeable des Américains un vernis culturel d'autant plus revendiqué qu'il n'est plus intégré (au sens de la conversion) ni pratiqué.

Les élections de novembre diront si les évangéliques « se réveillent⁴⁰ » pour revenir à un christianisme authentique ou s'ils persévèrent dans le populisme et le nationalisme qui leur est proposé.

Autant dire que l'identité évangélique est en crise de l'autre côté de l'Atlantique au point que de nombreux coreligionnaires de tous bords se demandent s'il ne vaudrait pas mieux abandonner cette étiquette devenue gênante à leurs yeux. Mais comme il n'existe pas d'instance capable de trancher, seulement des réseaux qui exercent une influence, la question demeure sans réponse. C'est à la fois la force et la faiblesse de l'évangélisme, une grande souplesse d'adaptation et une faible régulation. Cela explique-t-il leurs errements ? Je ne le crois pas, car d'autres modèles d'organisation des Églises, synodale ou épiscopaliennne, ont cédé et cèdent encore, en d'autres lieux aux sirènes du populisme et du nationalisme. Ce dont nous avons tous besoin, c'est de conversion et de sanctification pour que nous cessions d'idolâtrer les créatures et que nous nous attendions au Créateur qui nous a donné un Sauveur.

Etienne LHERMENAULT

³⁸ Aux États-Unis, le christianisme décline de façon rapide. En 10 ans (2009-2019), les personnes qui se disent chrétiennes ont diminué de 12 % (de 77 % à 65 %) et les personnes sans religion ont augmenté de 9 % (de 17 % à 26 %). Le protestantisme, dans lequel se situe l'évangélisme, a diminué de 8 % (de 51 % à 43 %), <https://www.pewforum.org/2019/10/17/in-u-s-decline-of-christianity-continues-at-rapid-pace/>, consulté le 31 août 2020.

³⁹ Michael Foust, « 'Drifting Away' from Scripture: 30 Percent of Evangelicals Say Jesus Was Not God, Poll Shows », *Christian Headlines*, 27 août 2020, <https://www.christianheadlines.com/contributors/michael-foust/drifting-away-from-scripture-30-percent-of-evangelicals-say-jesus-was-not-god-poll-shows.html>, consulté le 31 août 2020.

⁴⁰ L'évangélisme est souvent décrit, avec raison, comme un christianisme revivaliste. On y cultive l'idée que le peuple de Dieu a besoin régulièrement d'un réveil, d'une visitation de l'Esprit pour revenir à Dieu et trouver un second souffle.